



HAL
open science

Paysanneries latino-américaines : mythes et réalités -Hommage à Romain Gaignard

Jean-Christian Tulet, Jacques Gilard

► **To cite this version:**

Jean-Christian Tulet, Jacques Gilard. Paysanneries latino-américaines : mythes et réalités -Hommage à Romain Gaignard. Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien, 2002, Paysanneries latino-américaines : mythes et réalités Hommage à Romain Gaignard, 79, pp.5-8. hal-02559673

HAL Id: hal-02559673

<https://hal.science/hal-02559673>

Submitted on 30 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paysanneries latino-américaines : mythes et réalités - Hommage à Romain Gaignard

Jean-Christian Tulet, Jacques Gilard

Citer ce document / Cite this document :

Tulet Jean-Christian, Gilard Jacques. Paysanneries latino-américaines : mythes et réalités - Hommage à Romain Gaignard. In: Caravelle, n°79, 2002. Paysanneries latino-américaines : mythes et réalités. Hommage à Romain Gaignard. pp. 5-8;

https://www.persee.fr/doc/carav_1147-6753_2002_num_79_1_1366

Fichier pdf généré le 14/05/2018

Paysanneries latino-américaines : mythes et réalités

Hommage à Romain Gaignard

Avec un quart de siècle de perspective, CARAVELLE revient sur le problème de la terre et des paysans qui avait été étudié dans son numéro 28, coordonné par Romain Gaignard – numéro qui inaugurerait une série de dossiers thématiques dont la tradition s’est maintenue depuis lors. Le présent numéro est un hommage au grand géographe, spécialiste du rural, qu’est Romain Gaignard, au constant rédacteur de cette revue, au créateur et à l’animateur d’activités et d’équipes de recherche et de formation, à l’animateur de structures nationales et européennes, à l’ancien président de l’Université de Toulouse-Le Mirail. Cet hommage lui est rendu par ceux qui ont été ses collègues, ses collaborateurs et/ou ses disciples. Les pages qui suivent s’efforcent de repérer, sans prétention à une difficile, voire impossible, exhaustivité, les changements survenus depuis 1977 et les changements en cours dans les réalités et les représentations du monde rural latino-américain.

Dans les pages qu’il nous a remises pour ponctuer de ses observations le dossier ici réuni, Romain Gaignard souligne que, dans les récents congrès scientifiques latino-américanistes, les thématiques concernant le rural se raréfient et rassemblent un nombre décroissant d’intervenants, de la même façon que les thèses d’études rurales se font de moins en moins nombreuses, que ce soit en France ou dans les autres pays européens. Cette désaffection est confirmée par le compte rendu que donne Véronique Fabre de la recherche par elle effectuée sur les publications réunies dans les principaux centres français de documentation spécialisée. Le contraste est frappant avec ce qui prévalait il y a quelques décennies, lorsque, dans un contexte politique certes très différent, le monde paysan latino-américain semblait représenter la population en mouvement, le fer de lance de la contestation, le germe du changement social. Ce monde

paysan était alors au cœur des préoccupations de la recherche. Romain Gaignard rappelle toutefois que, dans le premier numéro thématique de CARAVELLE, il soulignait déjà que « tout ne se résumait pas à la dichotomie latifundio/minifundio et aux avatars des réformes agraires révolutionnaires ou antirévolutionnaires », et que « des sociétés actives, productives et différenciées émergeaient ou se développaient ». Il anticipait en cela sur les recherches des années 90 concernant la « nouvelle ruralité » et la modernisation des campagnes (qu'évoque Odile Hoffmann dans son article).

Depuis la fin des années 70, l'exode rural a continué à gonfler démesurément les villes, dont les problèmes sont devenus essentiels. Les questions d'intégration, de pollution, de marginalité, d'approvisionnement ont pris le dessus. On n'évoque plus guère les campagnes que dans des cas de cultures illicites, de risques environnementaux ou de conflits civils meurtriers. La production agricole semble devoir être presque exclusivement confiée par les politiques à des entrepreneurs de type capitaliste, par promotion d'une strate d'exploitants dotés d'importants moyens financiers et techniques, sans qu'ait jamais été évalué le coût de ces options. Hormis des déclarations de principe au vague contenu «social», le plus souvent incantatoires, parfois démagogiques, maintenant comme autrefois les politiques nationales d'Amérique latine ignorent ou rejettent ce monde paysan, à la différence de ce qui est pratiqué dans tout le reste du monde. La paysannerie s'efface des représentations collectives comme du discours des décideurs et des experts qui les servent. Dans le cas du monde rural péruvien, l'image de la population paysanne (dont on souhaiterait la disparition) demeure indissociable de l'idée de violence, des visions déformantes du racisme et des illusions de l'indigénisme (Hubert Mazurek). Le concept de paysannerie s'efface également au profit d'une nébuleuse indigène ou communautaire (y compris, quoique moins souvent, dans le cas des groupes noirs de tel ou tel pays), comme le montre Odile Hoffmann. Ce qui, dans le cas mexicain (exemplaire si l'on pense au poids du mythe paysan dans la Révolution et les gouvernements qui en sont issus), amène aujourd'hui les autorités à modifier des programmes d'enseignement d'abord conçus pour la promotion de la paysannerie, et à les réorienter vers des « pauvres » ou des « exclus », c'est-à-dire vers des minorités ethniques, pour une supposée meilleure participation citoyenne au devenir de la Nation (Sylvie Didou).

Et pourtant les paysans existent. Ils occupent une place majeure dans un monde rural latino-américain qui n'a jamais été aussi peuplé, l'accroissement naturel étant, jusqu'à nos jours, assez fort pour compenser les départs vers la ville et même entraîner une progression du nombre des ruraux en valeur absolue (Jean-Christian Tulet). En cela, d'ailleurs, rien d'exceptionnel : c'est le cas dans tout ce que l'on appelait naguère le tiers-monde. Non seulement les paysans continuent à exister

dans ce monde rural, mais leur part tend à augmenter dans la production agricole, notamment grâce à l'émergence de nouvelles spéculations dont ils ont pris l'initiative et grâce à des mouvements structuraux fondamentaux (l'affaiblissement, voire la disparition, du traditionnel binôme *latifundio-minifundio*). Dans le cas de l'Argentine (mais doit-on encore parler ici de paysans ?), Martine Guibert et Rubén Devoto montrent que les producteurs pampéens emploient des moyens de production et de commercialisation que leurs homologues européens commencent à peine à appliquer.

La société peut-elle percevoir ces démarches paysannes ? Par exemple, que l'émigration, même très lointaine, puisse servir la pérennité de l'exploitation familiale (Geneviève Cortes). Que la décadence des bourgs ruraux argentins, décrite par Roberto Bustos Cara, ne signifie pas la fin de l'agriculture, mais qu'il existe également des agriculteurs citadins, comme ceux qu'étudie Christophe Albaladéjo – à partir d'une idée proposée en 1979 par Romain Gaignard dans sa thèse d'État. De même, alors que les fronts pionniers ont souvent été vus comme destructeurs de l'environnement, Rachel Effantin et Silvel Elías Gramajo montrent que ces fronts peuvent être lieux de formation de nouvelles sociétés rurales et que celles-ci se donnent les moyens d'engager des négociations avec l'État pour établir de nouveaux modes d'aménagement d'une réserve de biosphère.

Peut-il exister un véritable changement dans la façon dont la paysannerie est perçue ? N'a-t-elle pas toujours été un simple faire-valoir utilisé par des groupes qui lui étaient extérieurs et modelaient son image en fonction de leurs fantasmes ou de leurs intérêts ? Une réponse à ces questions pourrait être recherchée dans les représentations littéraires, cinématographiques ou télévisuelles du monde rural. Depuis une bonne cinquantaine d'années, parfois plus, la littérature s'est tournée vers les cités où se forgeaient d'autres façons d'être latino-américain. Si on pouvait encore, vers 1975, insinuer une réticence devant le fait urbain en littérature, au prétexte que l'expérience de fortes majorités restait éminemment rurale, ce n'est plus le cas. Dans les grands titres du *boom* du roman hispano-américain, le rural et même le milieu naturel étaient encore très présents, mais la littérature actuelle les ignore presque complètement (la progression du récit policier en est un signe manifeste). Cet oubli du monde rural pourrait bien être aujourd'hui aussi discutable que l'était hier l'anathème lancé contre le roman urbain au nom de la vérité pérenne de la terre-mère.

Le paysan doté d'un pouvoir d'adaptation et d'anticipation n'est pas un thème porteur. On ne semble pas le voir et peut-être n'est-il pas visible depuis la ville ni au travers de schémas préétablis. Même le petit caféiculteur, si important en Colombie depuis le XIX^e siècle et plus encore ces dernières décennies, est ignoré par la *telenovela* destinée à une consommation massive, dont il est, au départ, censé être le héros (Jacques

Gilard). Le paysan reste plus facilement, en littérature, celui du passé, plutôt le rural en quête de terre – emblème plus viable, socialement, pour un pays qui se cherche une stabilité et une viabilité : c'est vers cet héritage de la mémoire que le roman se tourne alors, de façon légitime (Carla Fernandes). Ou l'on trouve encore le paysan symbole de la nationalité, un symbole forcément discutable au regard de la réalité sociale, comme à Cuba, où la persistance de l'image du *guajiro* dans la création littéraire continue aujourd'hui à cristalliser une identité tout aussi sujette à caution qu'elle l'était au XIX^e siècle (Maryline Déjean).

Les mythes perdurent, d'autant que des réalités tenaces peuvent encore leur donner un coup de pouce indéniable, mais il est évident que, tandis que l'héritage se perpétue et se renforce, des sociétés ont émergé et émergent encore dans le monde rural latino-américain. La réunion des travaux du présent numéro n'est pas exempte d'un certain parti pris, celui qui consiste à mettre l'accent sur des faits, des processus, des images souvent laissés de côté. La ruralité reste trop assimilée à la pauvreté, alors que celle-ci est aujourd'hui plus importante dans les villes et que les campagnes la résorbent même légèrement. Dans ce panorama, il n'est pas question de minimiser les problèmes des paysans latino-américains, mais de souligner que les potentialités propres à ce mode de production, en particulier sa capacité d'auto-exploitation, lui permettent de mieux résister aux difficultés actuelles que des formes d'agriculture plus consommatrices de chimie et de main-d'œuvre. Pauvreté et difficultés ne sont pas synonymes de régression et d'inertie. Et il y a aussi en Amérique latine des paysans qui gagnent. Les représentations sont évidemment décalées par rapport aux nouveautés que l'observation permet de discerner dans ce devenir multiple.

Jean-Christian TULET
Jacques GILARD